Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

23 | 2016

Collections mixtes

Discipliner la science de l'homme. Les collections suisses d'outre-mer (1890-1940)

Regulating human science: Swiss collections from overseas (1890-1940)

Serge Reubi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/3149>

DOI : 10.4000/gradhiva.3149

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 25 mai 2016

Pagination : 96-121

ISBN : 978-2-35744-093-7

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Serge Reubi, « Discipliner la science de l'homme. Les collections suisses d'outre-mer (1890-1940) », *Gradhiva* [En ligne], 23 | 2016, mis en ligne le 25 mai 2019, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/3149> ; DOI : 10.4000/gradhiva.3149

Discipliner la science de l'homme

Les collections suisses d'outre-mer (1890-1940)

par **Serge Reubi**

Se fondant sur trois cas d'étude puisés dans l'histoire de l'ethnographie suisse du premier tiers du xx^e siècle, cet article met en cause la validité d'une chronologie suggérée par une partie de l'historiographie qui laisse penser que la disciplinarisation a permis la disparition des pratiques de collecte mixte et leur remplacement par des collectes disciplinaires. Il interroge également la validité du concept de « pratiques mixtes ». Sont d'abord identifiés les processus disciplinaires sur lesquels se fonde l'historiographie pour expliquer la transformation des pratiques. Trois expéditions mixtes sont ensuite présentées, intervenant à des moments différents de la disciplinarisation de l'ethnographie : au début de celle-ci, à Sulawesi (Célèbes), entre 1893 et 1896 ; au moment où elle se développe, aux Nouvelles-Hébrides, entre 1910 et 1912 ; à son terme, en Angola, en 1933. Faisant le constat d'une perpétuation des pratiques mixtes, la troisième partie explore les motifs locaux et institutionnels de cette persistance.

mots clés

histoire sociale des sciences sociales, collectes mixtes, disciplinarisation, expéditions, musées

Du dernier tiers du ^{xix}^e siècle au milieu du ^{xx}^e siècle, les pratiques savantes mises en œuvre par les zoologues, ethnographes ou géologues suisses au cours d'expéditions dans les espaces coloniaux néerlandais, franco-britannique et portugais attestent la popularité des collectes mixtes, soit le fait de rassembler au cours d'une même mission, seul ou en groupe, des collections d'*ethnographica* et de *naturalia*. Ce constat pourrait étonner celui qui, adoptant une posture évolutionniste, juge que ces pratiques ont une tendance naturelle à disparaître au début du ^{xx}^e siècle au moment où les différents secteurs de la science s'individualisent. Il est vrai que les grandes expéditions savantes des ^{xviii}^e et ^{xix}^e siècles se fondent sur des pratiques de collecte mixte qui semblent avoir disparu dès lors qu'elles intègrent un cadre disciplinaire. De là à penser que ce dernier a remplacé les premières, il n'y a qu'un pas que l'historiographie a parfois évoqué. Avec prudence, car cet objet de recherche reste, en dépit d'une littérature croissante¹, mal exploré (Kohler 2007 : 429) et peu d'études ont, en particulier, comparé les différents modes de collecte (Kohler 2006 : 15) en liant explicitement la disparition des collectes mixtes aux processus de disciplinarisation et de professionnalisation. Pourtant, si la spécialisation des sciences a mené au remplacement des questionnaires généraux par des questionnaires exclusivement anthropologiques (Urry 1993 : 18), si les enquêtes de terrain *disciplinaires* prennent de plus en plus d'importance (Alberti 2009 : 104-107), si les *project collecting* qui réclament une connaissance des enjeux théoriques remplacent les explorations multidisciplinaires à large échelle (Kohler 2006 : 13-15 ; 2007 : 446), si, enfin, la pratique du terrain, après avoir été en partie dévalorisée parce qu'elle poursuivait des objectifs multiples, réclame une professionnalisation de ses acteurs débouchant sur la sélection de terrains localisés qui répondent à des enjeux disciplinaires (Kuklick 2011 : 4 et 12), il faut bien admettre que nombreux sont les auteurs qui donnent à penser que cette chronologie et cette causalité sont établies.

En vérité, ce processus n'est pas attesté et son récit pose plusieurs problèmes. Le principal est sans doute qu'il se fonde sur un postulat évolutionniste présupposant l'existence d'une relation nécessaire entre pratiques et processus disciplinaires. Les pratiques mixtes sont à la fois reléguées comme marginales et illégitimes dans la synchronie, et disqualifiées comme pré-disciplinaires et pré-scientifiques dans une perspective diachronique, au même titre que les pratiques de collection en général (Kohler 2007 : 428). Cette vision est discutable à double titre. D'une part, les collectes ou les collections mixtes existent sous la plume de l'historien car le mot est comode, mais rarement dans l'esprit des savants auxquels on les attribue. La collecte mixte constitue en effet une pratique homogène et parfaitement cohérente aux yeux des chercheurs qui la mettent en œuvre alors que l'épithète « mixte » suggère des choses séparées. D'autre part, sur le moment, rien de cette évolution postulée ne constitue des évidences pour les savants dont il sera question ici et, s'il est certain que les ethnographes ne collectent aujourd'hui plus de spécimens zoologiques, cette transformation n'était pas la seule possible au début du ^{xx}^e siècle.

Ce constat d'un développement alternatif pensable se trouve au fondement de cet article. Partant de l'hypothèse qu'il en va autrement que ce que suggère ce récit évolutionniste, je me suis intéressé à des pratiques de

1. Depuis les travaux pionniers de Claude Blanckaert (1996), Henrika Kuklick et Robert Kohler (1996) et Susan Pearce (1995), les recherches dans ce domaine se sont prodigieusement multipliées. Dans la perspective qui est la mienne, les travaux de Kohler (2006 et 2007) restent les plus intéressants car ils examinent l'histoire des sciences au prisme des exigences des pratiques culturelles en général, récréatives en particulier. Cependant, les recherches menées par Anke te Heesen et Emma Spary (2001), Chris Gosden et Chantal Knowles (2001), H. Glenn Penny (2002) et Michael Kraus (2004) partagent le souci de comprendre les pratiques de collecte comme une interface entre histoire des pratiques savantes et histoire des conventions culturelles des élites.

ci-contre

fig. 1

Felix Speiser lors de son expédition au volcan Ambrym, Vanuatu, 1911. Bâle, Museum für Völkerkunde und Schweizerisches Museum für Volkskunde.

collecte mixte qui ont perduré en dépit de la disciplinarisation. Seulement la situation est délicate. Car pour bien étudier ces pratiques mixtes, il faudrait les examiner du point de vue des différentes disciplines qu'elles mobilisent. Or un biais historiographique a longtemps privilégié les études disciplinaires et il paraît encore difficile, bien que nécessaire, de tenir compte des transformations et des chronologies de chacune d'entre elles. Cet article présente lui aussi cette limite. À travers différents cas d'étude qui valent d'abord pour l'histoire de l'ethnographie et que j'ai examinés à travers le prisme de l'histoire de cette discipline, je souhaite identifier les conditions de possibilité et de légitimation du maintien de ces pratiques mixtes. À cette fin, je procéderai en trois temps. J'identifierai d'abord les processus disciplinaires sur lesquels se fonde l'historiographie pour expliquer la transformation des pratiques ; j'y distinguerai le phénomène général de la disciplinarisation, la disciplinarisation appliquée au domaine de la science de l'homme et les rapports entre disciplines et institutions. Dans un deuxième temps, je présenterai trois cas de mise en œuvre de collectes mixtes opérées par des savants intervenant à des moments différents du processus disciplinaire de l'ethnographie : au début de celui-ci, avec une première expédition à Sulawesi (Célèbes), dans les Indes néerlandaises, entre 1893 et 1896 ; au moment où il se développe, avec celle de 1910 à 1912 aux Nouvelles-Hébrides ; à son terme, lors d'une expédition en Angola en 1933. Faisant le constat d'une perpétuation des pratiques mixtes, j'explorerai dans la troisième partie les motifs locaux et institutionnels de cette persistance.

Disciplines

Disciplinarisation

Dans les sciences française et suisse, comme sans doute dans d'autres traditions nationales, les champs de recherche sont tard dans le ^{xix}^e siècle et jusqu'à l'entre-deux-guerres de simples spécialisations, c'est-à-dire des sectorisations de la compétence appropriées à un objet et non à des problématiques construites (Blanckaert 2006 : 123). À ce titre, la spécialisation entretient un rapport direct à la nature et à ses divisions supposées données, tandis que la discipline et ceux qui la forgent disposent de l'autorité de choisir les problématiques de travail sans se fonder sur la légitimité de la nature. Ce ne sont donc que les segmentations de celle-ci qui créent les spécialisations, ce qui explique que les savants du ^{xix}^e siècle circulent sans difficulté de l'ethnographie à la zoologie, ou de l'anthropologie à l'archéologie : elles sont les parties d'un ensemble cohérent et solidaire. Cette simplicité éclaire, en partie, la très importante diffusion des collectes mixtes avant le début du ^{xx}^e siècle.

Le système disciplinaire ne se met alors en place que progressivement. Il réclame en effet à la fois des institutions qui encadrent les pratiques et une professionnalisation qui permet leur diffusion (Reubi 2011 : 647). Or ces deux processus sont lents. La légitimité sociale et politique et l'accord minimal des savants sur les objectifs, les méthodes et l'objet du savoir qu'atteste l'institutionnalisation, la standardisation des procédures qu'elle permet et que la professionnalisation exige, l'élaboration enfin d'un discours unifié sur la nature de la discipline : tous ces éléments constitutifs de la disciplinarisation selon Claude Blanckaert (1995 : 39-42) réclament du temps, en particulier dans des secteurs de l'activité scientifique à faible plus-value

symbolique (Kohler 2007 : 432-433; Kuklick et Kohler 1996 : 4-5) et dont l'utilité paraît mesurée – comme l'ethnographie. Une fois établis, les accords sur la méthode et l'objet, et la reconnaissance d'une communauté de savants légitimes que commande la professionnalisation entament la crédibilité du dilettante et de l'amateur, même s'il s'agit d'un scientifique. De ce fait, si pour Marcel Mauss « un anthropologue peut être sociologue et tout le monde peut être muséographe » (Mauss 1967 [1947] : 17), se pose néanmoins bientôt la question de la réception de telles collections, de l'usage qui en est fait ainsi que du statut de l'institution qui les accueille.

Discipliner la science de l'homme

Ces processus généraux de disciplinarisation se retrouvent au même moment dans la science de l'homme. Celle-ci voit en effet naître autour de la première guerre mondiale, avec des variations dans chacune de ses grandes traditions nationales (Kuklick 2011 ; Laurière [dir.] 2015 ; Penny 2002), des tendances à la disciplinarisation. Nombreux sont ainsi les débats sur les interactions entre les parties de la science de l'homme, l'autonomie de ses branches et ses rapports aux sciences naturelles et aux sciences sociales (Laurière 2015). Jusque-là, on juge en effet qu'ethnographie, anthropologie physique et archéologie préhistorique peuvent également contribuer à comprendre des problèmes liés à l'évolution de l'homme ou aux migrations des populations. Ce que les scientifiques du début du ^{xxi}^e siècle voient comme des disciplines différentes sont alors autant d'instruments qui servent à répondre à des questions partagées sur la distribution et le mouvement des populations, et chacune des trois branches présente des avantages et des inconvénients, dont le savant doit jouer.

Pour des auteurs comme Richard Thurnwald (1912) ou Arnold van Gennep (1914) et, plus classiquement, Bronislaw Malinowski (1922) et Alfred Reginald Radcliffe-Brown (1923), en revanche, ces outils n'ont jamais été utilisés ensemble que dans une préhistoire largement pré-scientifique de la discipline anthropologique. Ainsi, dans leurs travaux respectifs, les deux fonctionnalistes anglais requalifient l'ethnographie comme anthropologie sociale et elle devient alors une science synchronique. Voilà qui rendra délicates les coopérations avec l'archéologie préhistorique et difficile l'affiliation à l'*histoire* naturelle de l'homme. Van Gennep et Thurnwald de leur côté s'accordent pour mettre à bas un autre élément qui unifie les branches de la science de l'homme : l'attention portée aux traces physiques. Produit du paradigme naturaliste qui vise à dresser l'inventaire du monde et décrire tout ce qui est², elle se fonde sur la collecte, qu'il s'agisse de vestiges archéologiques, d'ossements, de cheveux ou de culture matérielle. Le rejet de la matérialité a une incidence importante. Pour Van Gennep et Thurnwald, l'intérêt porté à l'artefact a relégué à l'arrière-plan les populations, qui devaient être les vrais objets de l'ethnographie. Cela a eu pour conséquence que certains ethnographes se sont appuyés sur les seules méthodes de l'archéologie pour étudier des populations pourtant vivantes (Thurnwald 1912 : 200). Van Gennep, à travers une critique virulente des musées ethnographiques, identifie le même problème : « Si les musées ethnographiques dans leur état actuel font mal à notre science, c'est qu'ils perpétuent l'illusion ancienne que ce qui lui importe, c'est avant tout la connaissance des objets matériels. De sorte que les neuf dixièmes des ethnographes s'imaginent qu'en rapportant des

2. Ce souci d'épuiser la réalité du monde se fonde sur la statistique naturaliste de Wilhelm von Humboldt, laquelle vise une description systématique des propriétés physiques, des constitutions politiques et domestiques, des mœurs et des modes de comportement extérieur des nations ; voir Blanckaert 2000 : 132.

**double page
précédente****fig. 2**

Fritz et Paul Sarasin
lors de leur expédition
à Ceylan, 1883-1890.
Zurich, ETH Bibliothek,
Bildarchiv.

caisses pleines d'objets [...] ils font progresser l'ethnographie.» (Van Gennep 1914 : 21)

Ce rejet de la matérialité ne fait certes pas alors office de norme et l'objet est pour beaucoup encore, «dans bien des cas, la preuve du fait social» (Mauss 1967 [1947] : 9). Cependant, une tendance se dessine qui voit se réduire l'importance du rôle qui lui est donné. Cela a un impact central car, au risque de paraître tautologique, les pratiques de collecte mixte ne peuvent se perpétuer qu'aussi longtemps que les savants s'accordent sur la valeur supérieure d'objectivité matérialisée dans l'objet (Pittard 1901 : 4) : les collectes mixtes peuvent exister car les savants partagent cet intérêt pour la matérialité. Mais surtout, celle-ci constitue pour ces savants le socle non questionné qui fonde le rejet de toute problématique spécifique et, avec lui, de la discipline. Felix Speiser indique ainsi que l'un des avantages de l'objet est qu'il répond à autant de questions que les scientifiques peuvent imaginer (Speiser 1917 : 103). Il est ainsi lié aux spécialisations pré-disciplinaires et n'est pas pensable sous l'angle de la problématique (Kohler 2007 : 447). La disciplinarisation, inversement, c'est l'adieu à l'objet, aux collectes et, de ce fait, aux collectes mixtes.

Une seconde transformation des pratiques dans la science de l'homme produit les mêmes effets. L'Allemagne, qui constitue l'horizon scientifique des savants suisses dont il est question ici, connaît une ethnographie dominée par les institutions muséales et pour lesquelles les expéditions de collecte mixte sont centrales. Certains ethnographes pourtant, comme le Berlinoise Karl von den Steinen ou encore Theodor Koch-Grünberg, défendent progressivement des pratiques d'un type nouveau, dont la spécificité a un effet sur les pratiques de collecte. Avant 1910, les expéditions mixtes sont en effet également, le plus souvent, des expéditions extensives sur des zones très larges. Réclamant des moyens et des résultats importants, elles savourent les économies d'échelle, en particulier en termes logistiques. «L'idéal serait qu'une mission ne parte pas sans son géologue, son botaniste, son ethnologue. On réduirait les frais généraux. [...] Donc partir plusieurs ensemble», indique Mauss (1967 [1947] : 17). De fait, l'expédition extensive, onéreuse et prestigieuse, se trouve être le plus souvent également une expédition mixte.

Dès lors, l'apparition des expéditions intensives autour de 1910 et leur développement croissant contribuent à l'affaiblissement des pratiques mixtes. Ce choix nécessite de se limiter à un lieu, lequel ne convient pas également à l'agenda du zoologue et de l'ethnologue, comme je le montrerai dans un instant, et ce que l'expédition extensive permettait est rendu compliqué dans le cadre de l'expédition intensive. De ce fait, celle-ci, qui ne peut plus satisfaire également toutes les spécialisations devenues disciplines, limite également les pratiques de collecte mixte.

Vers des institutions disciplinaires

Au point de vue institutionnel, le paysage scientifique, en Suisse comme ailleurs, présente au début du ^{xx}e siècle une tendance à la segmentation. Dans les cas d'étude qui suivent et qui se fondent sur des institutions neuchâteloises et bâloises, l'ethnographie se sépare progressivement des sciences qui l'ont fondée. Ainsi les collections ethnographiques de Bâle et de

Neuchâtel sont, jusqu'en 1893, administrativement et institutionnellement rattachées à l'Antiquarische Sammlung (Bâle) ou au Musée historique (Neuchâtel), et ne sont promues au rang d'institutions indépendantes qu'à l'extrême fin du siècle. Si les rapports entre institutionnalisation et disciplinarisation sont complexes (Reubi 2011 : 296 et 647), la première est une condition nécessaire bien que non suffisante de la seconde. La disciplinarisation est ainsi une attestation de l'indépendance administrative et symbolique des collections mais constitue également l'un de ses produits (Blanckaert 1995 : 39-42). Par ailleurs, la fidélité des savants aux pratiques naturalistes s'étiole : comme l'a montré Christian Kaufmann, certains se distancient progressivement des schémas évolutionnistes chers aux naturalistes pour leur préférer des explications historico-culturelles spécifiques à une ethnographie disciplinaire (Kaufmann 2000 : 212-221) et tendent à transformer leurs institutions en ce sens (Reubi 2011 : 288-294). Ce processus est certes lent et s'étale sur au moins deux décennies. Il n'en reste pas moins attesté et, si la disciplinarisation devait emporter avec elle une transformation des pratiques, les chances seraient grandes d'observer la disparition des collectes mixtes. Ce n'est pourtant pas le cas.

Terrains

Les cousins Fritz et Paul Sarasin sont deux savants bâlois formés aux universités de Bâle, Genève et Würzburg. Particulièrement versés dans la zoologie, ils sont néanmoins, et avant tout, naturalistes. Leurs objets sont de ce fait aussi nombreux que variés : ils vont de l'embryologie des éléphants aux oursins d'eau douce, des caractéristiques physiques et de la culture matérielle des populations vedda à Ceylan et toàla à Sulawesi³ aux stations paléolithiques en Océanie, en Asie ou en Europe, de la faune et de la flore de Sulawesi à la constitution géologique de diverses chaînes de montagnes, etc. Dans tous les cas cependant, ils sont des hommes de terrain et, travaillant en large partie dans des régions éloignées de l'Europe, ils acquièrent des artefacts et des spécimens pour nourrir les collections des musées européens.

Souhaitant être aussi efficaces que possible, ils ont des journées de travail très chargées qui ressemblent à cette description qu'en donne Fritz. Levés tôt, les deux savants se déplacent à pied. Au cours de leur marche, ils collectent tous les spécimens d'animaux et de plantes qu'ils voient, pratiquent des sondages géologiques, relèvent des points topographiques et les températures. À l'occasion d'une halte dans un village, ils mesurent les indigènes et tentent de leur acheter des objets. Une fois leur nouveau camp établi, ils poursuivent leur travail scientifique et enregistrent leurs données : dessins d'échantillons géologiques et d'objets ethnographiques, préparation et conservation des animaux et des plantes, rédaction du journal de route, description du parcours effectué, consignation des altitudes et des températures, changement des plaques photographiques, etc. (Sarasin et Sarasin 1905 : 224-225)

Littéralement, les deux hommes s'intéressent à tout et cette pratique atteste leur conception du caractère artificiel des fractures disciplinaires (Sarasin 1917 : 198) : celles-ci sont le reflet de problèmes pratiques, plutôt qu'épistémologiques, qui interdisent à un savant isolé de maîtriser l'ensemble

3. Les travaux des cousins Sarasin à Sulawesi ont fait l'objet de la thèse de doctorat de Bernhard C. Schär (2015) ; plus généralement, voir Reubi 2011, Kupper 2012 et Simon 2015.

des champs de la science. Dans la réalité, les phénomènes de la nature se placent dans un long continuum qui va de la linguistique à l'anthropologie physique, des nids des orangs-outans aux maisons modernes, des peintures rupestres du Paléolithique à Léonard de Vinci. Ils adoptent ainsi la conception pré-disciplinaire de la recherche, laquelle inscrit toutes les spécialisations dans un même paradigme qui réclame de faire l'inventaire du monde. Si cette impression prédomine, un examen détaillé de leurs pratiques montre que cet intérêt pour l'ensemble des spécialisations de l'histoire naturelle cache en réalité un désintérêt pour l'une d'entre elles : les sciences de l'homme et en particulier l'ethnographie. Dans les grandes expéditions qu'ils mènent à Ceylan et à Sulawesi, ils intègrent bien entendu l'ethnographie à leurs enquêtes, mais elle constitue soit un à-côté dont ils s'occupent lorsqu'ils n'ont rien de mieux à faire (c'est le cas à Ceylan), soit une spécialisation qui contribue, au même titre que la géologie ou la botanique, à l'attribution de Sulawesi au continent asiatique ou océanien. Le caractère mixte des pratiques de collecte ne signifie donc pas un équilibre entre les différentes spécialisations. S'observe au contraire une hiérarchie qui procède à la fois des préférences des savants et de la position des différentes spécialisations dans le champ de la recherche. À ce titre, la domination des sciences naturelles dans le paysage scientifique suisse est extrêmement importante (Reubi 2011 : 35-37) et, plus spécifiquement, celle de la tradition naturaliste dans l'anthropologie.

Felix Speiser est lui aussi un ethnographe bâlois. Neveu de Paul Sarasin, chimiste de formation, il travaille pendant plusieurs années pour différentes maisons pharmaceutiques, avant de changer d'orientation pour se rendre à Berlin où il suit pendant une année les enseignements des héritiers de l'école d'Adolf Bastian. Après cette rapide formation acquise en 1908 auprès de Felix von Luschan et Karl von den Steinen, il met sur pied un ambitieux voyage d'étude aux Nouvelles-Hébrides, lequel, au regard du type de collecte qu'il souhaite mener, est doublement intéressant.

En premier lieu, il s'inscrit dans une tradition océaniste déjà ancienne portée par les anthropologues allemands et anglais et qui naît, selon le chef de l'expédition du détroit de Torrès Alfred Cort Haddon, d'un constat de naturaliste et non d'ethnographe. Les îles des mers du Sud constituent au point de vue de l'histoire naturelle une province biologique très clairement identifiée (Stocking 1995 : 115) qui permet de saisir la nature, l'origine et la distribution des espèces. Dans un cadre institutionnel et conceptuel dans lequel l'ethnographie est précisément pensée comme histoire naturelle de l'homme, il est évident que ces qualités suscitent également l'intérêt des ethnographes. Isolées, primitives, semblables et distinctes à la fois, les populations humaines des mers du Sud constituent un terrain idéal pour reconstruire l'histoire conjecturale du peuplement humain et de sa diffusion. Dans ce contexte, il n'est pas étonnant de constater que de larges portions de l'Océanie ont été explorées par des océanistes pour la plupart allemands. Fritz Graebner s'est ainsi rendu en Mélanésie en 1905 et 1907. De son côté, Richard Thurnwald a entrepris un voyage d'étude dans le Südseeprotectorat entre 1906 et 1909, tandis que la Deutsche Marine-Expedition mise sur pied par Emil Stephan a exploré le Nouveau-Mecklembourg (Nouvelle-Irlande) entre 1907 et 1909. Dans cet ensemble, les Nouvelles-Hébrides n'ont

fig. 3

Photographie de Charles-Émile Thiébaud lors de la deuxième mission scientifique suisse en Angola (le 16 juin 1933). *Aigle pêcheur* © Neuchâtel, musée d'Ethnographie.

cependant encore guère retenu l'attention et aucune des grandes expéditions extensives de collecte mixte ne s'y est encore rendue.

Ce n'est sans doute pas sans raison. Les Nouvelles-Hébrides sont en effet aux yeux de Speiser le moyen de mettre à distance les prescriptions naturalistes puisqu'elles constituent un objet d'étude cohérent et circonscrit, qualités qui lui semblent nécessaires pour mettre en place une enquête intensive et centrée sur la seule ethnographie. Cette volonté de mener une telle étude au sein d'une seule tribu n'est pas neuve en 1909, je l'ai déjà évoqué. Dans le domaine américaniste, Konrad Preuss et Theodor Koch-Grünberg s'y sont risqués (Kraus 2004 : 255-256) et ont été imités par Luschan et Oswald Richter (Zimmermann 2001 : 219-220). En Grande-Bretagne aussi, plusieurs savants commencent à développer des enquêtes intensives (Stocking 1995 : 115-123). Inspirées à la fois par les travaux de missionnaires protestants comme Mgr Le Roy ou Mgr Callaway institutionnalisés à la Conférence missionnaire mondiale d'Édimbourg en 1910, et par un souci de se distinguer de ces concurrents amateurs (Thurnwald 1912 ; Malinowski 1922), les enquêtes ethnographiques intensives commencent à être considérées comme une modalité légitime d'accès aux cultures indigènes.

Au-delà de ce programme, le cas de Speiser est d'autant plus intéressant que l'ethnologue bâlois, une fois sur place, s'adonne à des pratiques plus classiques, extensives et mixtes. Dans les faits, comme pour les cousins Sarasin, les pratiques de collecte zoologique et ethnographique se côtoient bien qu'il établisse, lui aussi, des priorités. Il collectionne en effet araignées ou papillons et mesure quelques indigènes, mais il ne s'adonne à ces activités qu'aussi longtemps qu'il ne peut faire de l'ethnographie. Certes, au cours de son expédition, qui constitue une succession extraordinaire de déconvenues (Reubi 2011 : 465-470), il se trouve souvent dans cette situation. Il n'en reste pas moins qu'il ne se consacre aux collectes zoologiques que dans la mesure où cela ne dérange pas ses recherches ethnographiques. Les récoltes zoologiques, plus aisées selon Speiser, se réduisent à une alternative agréable et utile lorsque l'ethnographie ne fonctionne pas (*ibid.* : 488).

À côté de la zoologie, Speiser se risque également à l'anthropologie et à l'archéologie. Cependant, ici aussi des préférences sont perceptibles : si l'anthropologie fait partie de son programme de recherche, elle y occupe clairement une place mineure en regard de l'ethnographie. Lors de son passage à Nouméa, où il attend un bateau pour les Nouvelles-Hébrides, il repère ainsi trois ou quatre cents indigènes en faisant la tournée des hôpitaux. Toutefois, il décide de les examiner à son retour pour se consacrer à ce qui reste sa priorité : l'étude ethnographique. C'est ce qui explique qu'au bout de deux mois de recherches, il n'a toujours pas mesuré ou photographié le moindre individu. Certes, il réunit progressivement quelques collections et séries anthropologiques, dont une douzaine de squelettes et une quarantaine de crânes, et il a mesuré près de deux cents indigènes sur l'île de Pentecôte. Il a également conduit quelques fouilles archéologiques sur l'île de Vao. Mais tout cela se fait sans enthousiasme et sans grands résultats (*ibid.* : 495).

ci-contre

fig. 4

Photographie de Théodore Delachaux lors de la deuxième mission scientifique suisse en Angola (début juillet 1933). Charles-Émile Thiébaud préparant de l'Ovomaltine © Neuchâtel, musée d'Ethnographie.

4. La seconde mission a fait l'objet d'une étude détaillée, voir Gonseth, Knodel et Reubi (dir.) 2010.

5. Musée d'Ethnographie de Neuchâtel, Angola 1, *Rapport de Théodore Delachaux à la commission du musée Ethnographique*, 1931.

6. *Ibid.*

Les Missions scientifiques suisses en Angola sont deux expéditions de collecte mixte mises sur pied par Albert Monard en 1928 et en 1933⁴. La première, menée par Monard, accompagné d'un médecin et de deux cinéastes, présente le caractère d'une partie de chasse entre gens de bonne société encadrée par un scientifique. Elle n'en est pas moins, par ses résultats, une mission de collecte mixte. Cependant, il faut bien admettre qu'elle est d'abord une mission zoologique : le zoologue Monard se consacre en effet principalement à sa spécialisation, et s'il donne une partie de son temps à quelques brèves collectes ethnographiques pour le musée d'Ethnographie de Neuchâtel, il est pleinement conscient que les collections réunies sont fragmentaires⁵.

C'est donc à la fois pour effacer cette image d'un safari accolée à la première mission et pour se donner l'occasion de combler les lacunes des premières collections ethnographiques que Monard reprend contact avec le directeur du musée d'Ethnographie de Neuchâtel, le zoologue et folkloriste Théodore Delachaux, au début des années 1930, et lui soumet son projet d'un second voyage auquel il lui suggère de participer comme ethnographe⁶. Simultanément, il sollicite un géologue, Charles-Émile Thiébaud, et c'est une expédition zoologique, géologique et ethnographique portée par trois savants qui est mise sur pied.

Contrairement aux enquêtes des Sarasin ou de Speiser, la mission scientifique suisse de 1933 en Angola connaît de vives tensions entre ses dimensions zoologique et ethnographique. Le conflit de personnes recoupe en effet les lignes de fractures disciplinaires, rendant difficiles les relations entre ethnographie et zoologie. L'ethnographie se pratique de préférence dans des lieux habités et donc, a priori, peu propices aux exigences des zoologues. Et l'inverse est vrai aussi. Il devient complexe de satisfaire les deux camps et ce sont les préférences du chef d'expédition qui finissent par les départager en choisissant les emplacements de travail. Ainsi les exemples sont nombreux pendant les dix-huit mois d'enquête où, comme au Humbe, « l'ethnographie ne “donne” pas » (Delachaux et Thiébaud 1934 : 81) alors que la récolte zoologique est excellente, puisque Monard y rassemble ses plus importantes collections. En d'autres occasions, Delachaux doit refuser des propositions car elles ne s'accordent pas au programme zoologique. Pourtant, la frustration qu'il ressent est partagée par les autres membres de l'expédition. Thiébaud juge de son côté que la mission s'est systématiquement pliée aux intérêts de l'ethnographie. En s'installant à proximité des villages, l'expédition a cédé à une nécessité de l'ethnographie qui a, juge-t-il, oblitéré le rendement des recherches zoologiques, alors même que Delachaux précise justement que s'installer à proximité des villages, plutôt que dans les villages, est l'origine de toutes les difficultés de l'ethnographie (*ibid.* : 21).

ci-contre

fig. 5

Photographie de Charles-Émile Thiébaud lors de la deuxième mission scientifique suisse en Angola (entre le 17 et le 20 septembre 1933). *Masque au camp de circoncision* (masque pwo surtout connu comme masque de danse et de divertissement)
© Neuchâtel, musée d'Ethnographie.

Ces trois études de cas sont représentatives de la diversité des pratiques suisses. Organisées par des savants inscrits à la fois dans les espaces académiques germanophone et francophone, ces expéditions présentent des compositions variées (un, deux ou plusieurs savants) dans différents contextes coloniaux (Indes néerlandaises, Nouvelles-Hébrides franco-britanniques, Angola portugais). Elles attestent sans ambiguïté la perpétuation

7. Je laisse à la fois de côté les facteurs disciplinaires que j'ai déjà évoqués et les considérations liées au contexte colonial de la collecte qui ont fait ailleurs l'objet d'une analyse : pour les pratiques de collecte de savants suisses en milieu colonial, voir Reubi 2011. Plus généralement, pour le colonialisme de la Suisse, voir Zangger 2011, Minder 2011, Purtschert et Fischer-Tiné (éd.) 2015, ainsi que les travaux de Bouda Etemad et Thomas David.

8. Pour l'Allemagne et le concept de *city building*, voir Penny 2002 ; pour l'Angleterre, et de manière plus générale, voir les travaux de géographie historique des sciences développés par David Livingstone (2003).

des pratiques mixtes. Certes, pour chacune d'elles, la priorité est donnée à l'une ou l'autre branche car la mixité des collectes n'est pas synonyme d'un strict équilibre entre elles ; bien entendu s'observe une conscience croissante du caractère disciplinaire de l'ethnographie et des autres domaines de l'histoire naturelle ; évidemment les collaborations entre les différents segments de la science de l'homme sont plus longtemps acceptées que celles avec la botanique ou la géologie car il paraît plus légitime aux ethnographes de mesurer quelques squelettes ou quelques indigènes que de faire la chasse aux mollusques. Seulement tout cela se passe sans que l'on distingue ces spécialités par autre chose que leur objet et elles ne s'opposent que pour gagner en efficacité : il n'est pas fait mention de problématiques, de méthodes ad hoc ou d'identité disciplinaire. Tout se passe comme si le processus disciplinaire n'affectait pas les pratiques de ces savants suisses. Ils persistent à mettre en œuvre des pratiques de collecte mixte et il faut en identifier les raisons.

Une pratique fondée sur des enjeux locaux

Il est évident qu'il n'est pas suffisant d'expliquer cette persistance en termes de marginalité ou de retard. Contre cette posture présentiste (Stocking 1965 : 211-212), et à travers l'examen des configurations locales, il paraît plus fécond d'identifier en quoi les fonctions de ce genre de pratique permettent leur perpétuation⁷. Les institutions scientifiques, écrit Marc-Antoine Kaeser, sont en effet comme un axe sur lequel viennent s'articuler les éléments tant cognitifs que sociaux de l'établissement d'un champ de recherche : si elles témoignent de l'intérêt que celui-ci soulève dans un milieu et à une époque donnés, c'est également à travers elles que s'expriment les individus et que se formulent les concepts scientifiques (Kaeser 2001 : 225). Il en va de même de ce qu'elles produisent : elles fabriquent du savoir, mais ne limitent pas leur production à cela ; elles répondent à des exigences disciplinaires, mais aussi à d'autres fonctions. C'est le cas des musées ethnographiques.

À l'instar des sociétés savantes ou des salles de musique, les musées d'histoire naturelle ou des beaux-arts ou encore les bibliothèques et cercles de lecture constituent en Suisse (Reubi 2011) comme ailleurs un enjeu de *city building* (Penny 2002) dans la concurrence entre centres urbains. Apparaissant dans les États faiblement centralisés, ce processus lié au rôle joué par les villes intervient à deux niveaux⁸.

D'une part, dans la bataille que se livrent les villes européennes dès le milieu du XIX^e siècle pour être identifiées comme les centres culturels, intellectuels et financiers de la modernité, le capital dont disposent les centres urbains se mesure à leur nombre d'institutions culturelles et savantes, ce qui réclame de la part des élites (financières, politiques, intellectuelles) qui soutiennent celles-ci d'en financer l'ensemble sans en privilégier aucune en particulier. Chaque ville, armée de la totalité de ses institutions, s'oppose à toutes les autres. Rapporté à la question des pratiques, voilà qui favorise a priori les projets de collectes mixtes puisqu'il n'y a pas de raison, et qu'il serait même contre-productif, de privilégier une collection municipale plutôt qu'une autre. L'ensemble des institutions est soutenu et, lorsque cela est possible, il faut financer des collectes dans tous les domaines. Cela est d'autant plus vrai que dans le cas de Bâle, par exemple, les musées d'Ethnographie

et d'Histoire naturelle n'ont pas seulement des intérêts symboliques communs comme celui de constituer une ressource en termes de prestige face à Fribourg, Zurich ou encore Munich. Ils partagent également des dimensions tout à fait tangibles de leur activité puisqu'ils sont logés dans le même bâtiment, figurent sur la même ligne budgétaire dans les comptes de l'État et voient les membres les plus importants de leurs commissions respectives siéger dans chacun des musées. À Neuchâtel, l'ethnographe Delachaux est également préparateur au Muséum d'histoire naturelle et n'ignore rien des besoins de ce type d'institution. Il faut donc comprendre cette perpétuation de la pratique des collectes mixtes comme des échanges de bons procédés entre voisins, et ceci en dépit d'une certaine propension à la segmentation, produit de la disciplinarisation. Il faut y voir également le poids de l'institution, dont les logiques comme les personnels connaissent des mutations plus lentes que les déclarations d'intentions ne le suggèrent. Car les institutions et, en particulier, les institutions savantes sont difficiles à manœuvrer. Elles se trouvent en effet au cœur d'enjeux multiples et complexes qui affectent le rythme de leurs transformations : peuplées d'explorateurs et parfois d'ethnographes, de chefs d'entreprise et de muséologues, de vulgarisateurs et de lobbyistes, de naturalistes et de géographes, de missionnaires et de mécènes, de peintres et d'instituteurs, de négociants d'*ethnographica* et de démarcheurs, elles répondent à tant d'injonctions contradictoires qu'aucune ne parvient à prendre le dessus sur les autres. De ce fait, aucun agenda personnel ne prévaut et les institutions en viennent à garder une grande constance. Elles contribuent ainsi à la stabilité des pratiques, qui n'est pas seulement le produit de la soumission à un programme de recherche, mais également la quête d'un équilibre entre des intérêts multiples, laquelle a des vertus conservatrices. Il faut y voir enfin le poids des motifs financiers : la dépense la plus importante pour une expédition outre-mer est le voyage aux antipodes. Delachaux achète pour 1 500 francs suisses d'objets ethnographiques et ses frais de voyage sont de 1 000 francs supérieurs. Eugen Paravicini, qui mène une expédition aux îles Salomon pour le compte du Musée ethnographique de Bâle en 1929, débourse quant à lui près de 600 livres pour la traversée. Par comparaison, une fois sur le terrain, un jour de février 1929, il paie un peu moins de 7 livres pour acquérir cent trente reptiles et amphibiens qu'il achète 1 ou 2 shilling la pièce. Au terme de son voyage, selon les comptes qu'il présente, il n'a dépensé que 300 livres pour l'achat de l'ensemble des pièces ethnographiques, soit la moitié du coût du voyage. Il est donc financièrement raisonnable pour une institution qui répond autant à des exigences de visibilité urbaine qu'à des fonctions savantes de rentabiliser au mieux le déplacement et donc d'assembler sur place des collections de tous ordres.

D'autre part, les musées et autres institutions savantes et culturelles présentent au cours du premier quart du xx^e siècle une seconde fonction de *city building*. Celle-ci soulève des enjeux au sein même de la ville. Si quelques-unes de leurs institutions savantes et culturelles sont financées par les pouvoirs publics, les villes universitaires helvétiques doivent en grande partie se reposer sur le mécénat pour assurer la viabilité de certains secteurs d'activité. Cela procède d'une configuration particulière qui voit la culture et la recherche scientifique exclues des prérogatives de l'État fédéral et ressortir aux compétences des cantons et des municipalités. Or non seulement les

moyens financiers de ces derniers sont faibles, mais ils doivent également servir à soutenir d'autres secteurs comme les écoles, les hôpitaux ou les infrastructures de transport, dont l'utilité paraît plus évidente à l'ensemble de la population. Dans ce contexte, il revient ainsi à un mécénat composé en principe des familles aisées et issues du patriciat⁹, comme les Sarasin, de financer les institutions savantes et culturelles. La seconde fonction de *city building* naît de cette particularité. Au fond, il ne s'agit plus de savoir quelle ville prouve le mieux ses dispositions à intégrer la modernité, mais de déterminer quelle famille ou groupe de mécènes soutient l'institution la plus importante et la plus emblématique. Il faut être capable d'identifier quelle institution construit la ville pour savoir quelles familles y contribuent le mieux : sont-ce leurs musées d'ethnographie, des beaux-arts ou d'histoire naturelle qui font de Bâle ou de Neuchâtel des villes importantes dans le paysage helvétique ? Et qui finance ces institutions emblématiques ?

Cette distinction est neuve dans le paysage. Ainsi, à Bâle, Fritz et Paul Sarasin soutiennent la plupart des institutions de leur ville : Fritz dirige le musée d'Histoire naturelle, la commission Euler qui préside à la publication des œuvres et de la correspondance du célèbre mathématicien né à Bâle, et il organise le financement de la construction du musée d'art réunissant près de 17 millions de francs suisses, soit la moitié du coût de l'édifice. Paul siège à la commission du Jardin botanique, à celle du musée d'Histoire naturelle et dirige l'organe de surveillance de l'université, la Curatel. Considérant ces engagements multiples, il peut sembler normal d'observer que, lorsqu'ils sont sur le terrain, les deux cousins défendent les pratiques de collecte mixte, qui profitent à chacune des institutions auxquelles ils sont associés.

Speiser, de son côté, entretient un rapport différent à ces institutions. Il ne travaille que pour le Musée ethnographique et ne finance pas de multiples institutions comme les Sarasin. Si chez lui ce choix s'opère à la fois pour des motifs financiers et pour marquer son éloignement progressif de l'ethnographie évolutionniste et naturaliste pratiquée par son oncle, il agit également pour d'autres raisons, qu'il partage avec les différents savants dont il est question ici. De fait, tous ne sont pas liés à la manière des Sarasin aux réseaux des familles riches et puissantes qui financent les institutions culturelles et savantes. Speiser, très fortuné en 1910, mais ruiné dès 1922, Paravicini ou encore Delachaux ne sont pas riches et de ce fait moins marqués par ces enjeux. Ils défendent ce qui fait leur spécificité : l'ethnographie et, pour certains, l'adhésion au paradigme historico-diffusionniste, et non plus les institutions savantes et culturelles de la ville *per se*. Voilà qui explique les postures partagées et les nuances. D'une certaine manière, aussi longtemps que les collectionneurs se considèrent comme Bâlois ou Neuchâtelois plutôt que zoologues ou ethnographes et qu'ils perçoivent leurs institutions comme celles de la ville de Bâle ou de Neuchâtel plutôt que comme un musée d'ethnographie ou d'histoire naturelle, les intérêts s'entremêlent. En revanche, une fois que cette catégorie de collectionneurs qui n'a pas besoin de faire carrière dans une discipline mais s'appuie sur la science pour faire prospérer sa ville disparaît, les nouveaux venus n'agissent plus pour les mêmes raisons. Ce sont des prolétaires contre des gentlemen, comme l'exprime joliment Speiser (Reubi 2011 : 276) : les premiers, qui n'ont pas les moyens de leur science, ne veulent plus se servir du savoir

9. Les structures patriciennes suisses n'existent plus en tant que telles à la fin du XIX^e siècle. Constituées des familles qui se partagent les fonctions politiques sous l'Ancien Régime, elles disparaissent à la fin du XVIII^e siècle. Ainsi, à Bâle, l'exclusivité politique du patriciat urbain est abolie en 1791, et ce dernier perd progressivement ses prérogatives officielles jusqu'à l'introduction, en 1874, du suffrage universel masculin à l'échelle cantonale. Pourtant, si son pouvoir se voit ainsi formellement réduit, il n'en reste pas moins que l'efficacité de la structure bâloise persiste. Elle se fonde sur un groupe très homogène d'individus issus de ces anciennes familles bourgeoises et représentant certaines catégories professionnelles, groupe qui se maintient en s'appuyant sur des stratégies matrimoniales endogames et des fortunes importantes. Ce groupe soudé domine *de jure* la vie politique bâloise jusqu'en 1874, qui marque la fin du régime des notables sous lequel la fortune constitue un préalable à la reprise de mandats au gouvernement de la ville. Après cette date, les familles patriciennes continuent cependant à dominer *de facto* la structure politique, bien sûr, mais également juridique, économique et culturelle (Sarasin 1998 : 102-119).

ci-contre

fig. 6
Photographie de Théodore Delachaux de l'exposition *Angola* au musée d'Ethnographie de Neuchâtel, 1934
© Neuchâtel, musée d'Ethnographie.

pour élever leur ville, mais prennent appui sur une discipline en particulier pour faire carrière; les seconds se moquent de leurs apports à tel ou tel segment de la science, mais choisissent de soutenir certaines pratiques en fonction de leur capacité à valoriser leur ville. C'est, si l'on veut, l'esprit du bien commun contre la méritocratie personnelle.

Cela n'explique pourtant pas pourquoi ces nouveaux savants souhaitent se limiter à un secteur d'activité plutôt que de continuer à pratiquer le mixte. Certes, les processus disciplinaires décrits plus haut jouent un rôle; bien sûr, il y a une superposition de ceux-ci et de l'arrivée de cette nouvelle génération qui met en cause l'intérêt des collectes mixtes mais continue à les pratiquer. Cependant, il n'y a pas nécessairement corrélation. En revanche, il paraît certain que les nouveaux venus, qui ne disposent pas ou plus des capitaux économiques pour jouer selon les règles du jeu des gentlemen, se servent de ces processus pour redéfinir à leur profit les frontières du champ. Or les processus disciplinaires ont une véritable légitimité en raison de leur caractère international et, comme Kaeser l'avait montré pour l'archéologie préhistorique (Kaeser 2001 : 216-217; Bourdieu 2001 : 116-117), certains acteurs décident de privilégier l'international pour redéfinir la règle du jeu : disciplinariser l'ethnographie, c'est faire valoir la compétence savante contre les capitaux économiques pour rendre plus forte sa position dans le champ et ainsi faire carrière au niveau local. La faveur à la disciplinarisation est une manière de se démarquer symboliquement en se servant du prestige savant contre ceux qui se distinguent en termes socio-économiques.

Conclusion

Les relations entre pratiques savantes et disciplinarisation sont complexes. Elles le sont parce que le processus disciplinaire est lent et multiple, plus encore pour les sciences de collecte (Kohler 2007 : 432-433) et de terrain (Kuklick et Kohler 1996 : 4-5); elles le sont aussi parce que les pratiques scientifiques sont un objet difficile à appréhender : elles procèdent bien entendu d'injonctions savantes, parmi lesquelles il faut compter les desiderata disciplinaires que véhiculent les institutions. Mais pas uniquement. Les pratiques savantes présentent une certaine inertie qui procède précisément de ce que les institutions sont l'interface entre la production savante et les règles qu'elle défend – y compris ses injonctions disciplinaires – et les configurations socio-économiques qui les rendent pensables, possibles et viables. Dire cela, c'est rapporter le développement des pratiques non pas tant, ou pas seulement, à des agendas savants et à leur faculté homogénéisante, mais également, et surtout, à des enjeux locaux et variés. La disciplinarisation ne fait pas isolément reculer la faveur donnée aux collectes mixtes.

Mais surtout, tout se passe comme si les collectes mixtes n'étaient pas les seules à voir leur importance décroître. De fait, dans l'entre-deux-guerres, une érosion de la valeur cognitive attribuée à l'artefact ou au spécimen s'observe en ethnographie comme en histoire, en géographie ou en histoire naturelle (Kohler 2006 : 13-15). Cette érosion ne procède pas d'un doute sur le degré supérieur d'objectivité matérialisé dans l'objet, mais plutôt du mode de collecte et d'usages qu'il suppose. Le paradigme de l'objet se fonde en effet sur la certitude qu'il est possible de distinguer celui qui voit (et crée

ci-contre

fig. 7

Département de Préhistoire. Photographie anonyme © Bâle, musée des Cultures. D.R.

le document) de celui qui l'interprète, et sur la croyance qu'il existe des « documents en soi ». Faire comme si les objets étaient porteurs d'un savoir indépendant de qui s'en sert constitue le socle des pratiques de collecte, qu'elles soient mixtes ou disciplinaires. Lorsque cette croyance se lézarde et qu'un ethos du savant s'impose qui ne conçoit plus ce dernier comme un simple enregistreur passif du réel (Daston et Galison 2007 : 371), ce sont alors toutes les pratiques de collecte qui perdent leur légitimité. Dès lors, ce n'est pas seulement que la disciplinarisation ne peut expliquer le passage de la collecte mixte à la collecte disciplinaire sans mentionner les attendus locaux et socio-économiques, mais il faut y adjoindre la question de l'ethos savant et des vertus épistémiques. Se pose donc la question de savoir s'il a jamais pu exister autre chose que des collectes mixtes. Tant que la capacité de l'objet à dire des choses sur le monde est admise, la collecte mixte l'est aussi : mais dès qu'elle est remise en cause, tous les modes de collecte sont également invalidés. La collecte disciplinaire n'a guère existé, contrairement à ce que les historiens ont laissé entendre. Mais lui donner vie dans une historiographie disciplinaire et présentiste a, en retour, réclamé de nommer les collectes mixtes, qui, si elles ont bien existé, n'ont jamais porté ce nom.

University of Cambridge
Department of History and Philosophy of Science
serge.reubi@gmail.com

ci-contre

fig. 8

Exposition,
Nouvelles-Hébrides,
masques. Photographie
anonyme © Bâle, musée
des Cultures. D.R.

Bibliographie

Discipliner la science de l'homme. Par Serge Reubi

Alberti, Samuel J.M.M.

2009 *Nature and Culture. Objects, Disciplines and the Manchester Museum*. Manchester, Manchester University Press.

Blancaert, Claude

1995 «Fondements disciplinaires de l'anthropologie française au XIX^e siècle. Perspectives historiographiques», *Politix* 29 : 31-54.

1996 *Le Terrain des sciences humaines. Instructions et enquêtes (XVIII^e-XIX^e siècle)*. Paris, L'Harmattan.

2000 «1800 – Le moment "naturaliste" des sciences de l'homme», *Revue d'histoire des sciences humaines* 3 : 117-160.

2006 «La discipline en perspective. Le système des sciences à l'heure du spécialisme (XIX^e-XX^e siècle)», in Jean Boutier *et al.* (dir.), *Qu'est-ce qu'une discipline ?* Paris, Éditions de l'EHESS : 117-148.

Bourdieu, Pierre

2001 *Science de la science et réflexivité. Cours au Collège de France 2000-2001*. Paris, Raisons d'agir.

Daston, Lorraine et Galison, Peter

2007 *Objectivity*. New York, Zone Books.

Delachaux, Théodore et Thiébaud, Charles-Émile

1934 *Pays et peuples d'Angola : études, souvenirs, photos de la deuxième mission scientifique suisse en Angola*. Neuchâtel, Attinger.

Gonseth, Marc-Olivier, Knodel, Bernard et Reubi, Serge (dir.)

2010 *Retour d'Angola*. Neuchâtel, musée d'Ethnographie.

Gosden, Chris et Knowles, Chantal

2001 *Collecting Colonialism: Material Culture and Colonial Change*. Oxford, Berg.

Kaeser, Marc-Antoine

2001 «L'internationalisation de la préhistoire, une manœuvre tactique ? Les conséquences épistémologiques de la fondation des congrès internationaux d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques», in Claude Blancaert (éd.), *Les Politiques de l'anthropologie. Discours et pratiques en France (1860-1940)*. Paris, L'Harmattan : 201-230.

Kaufmann, Christian

2000 «Felix Speiser's fletched arrow: A paradigm shift from physical anthropology to art styles», in Michael O'Hanlon et Robert L. Welsch (éd.), *Hunting the Gatherers. Ethnographic Collectors, Agents and Agency in Melanesia, 1870s-1930s*. Londres, Berghahn : 203-226.

Kohler, Robert E.

2006 *All Creatures. Naturalists, Collectors, and Biodiversity, 1850-1950*. Princeton, Princeton University Press.

2007 «Finders, keepers: Collecting sciences and collecting practices», *History of Science* 45 : 428-454.

Kraus, Michael

2004 *Bildungsbürger im Urwald. Die deutsche ethnologische Amazonienforschung (1884-1929)*. Marbourg, Curupira.

Kuklick, Henrika

2011 «Personal equations: Reflections on the history of fieldwork, with special reference to sociocultural anthropology», *Isis* 102 : 1-33.

Kuklick, Henrika et Kohler, Robert E.

1996 «Introduction», in Henrika Kuklick et Robert E. Kohler (éd.), *Osiris* 11 («Science in the field») : 1-14.

Kupper, Patrick

2012 *Wildnis schaffen: Eine transnationale Geschichte des Schweizerischen Nationalparks*. Berne, Haupt.

Laurière, Christine (dir.)

2015 *1913, la recomposition de la science de l'homme* (Carnet de Bérose 7) [en ligne], disponible sur : <http://www.berose.fr/?1913-La-recomposition-de-la-675>.

Livingstone, David

2003 *Putting Science in its Place: Geographies of Scientific Knowledge*. Chicago, Chicago University Press.

Malinowski, Bronislaw

1922 *Argonauts of the Western Pacific: An Account of Native Enterprise and Adventure in the Archipelagoes of Melanesian New Guinea*. Londres, Routledge.

Mauss, Marcel

1967 [1947] *Manuel d'ethnographie*. Paris, Payot.

Minder, Patrick

2011 *La Suisse coloniale. Les représentations de l'Afrique et des Africains en Suisse au temps des colonies (1880-1939)*. Berne, Peter Lang.

Pearce, Susan

1995 *On Collecting: An Investigation into Collecting in the European Tradition*. Londres, Routledge.

Penny, H. Glenn

2002 *Objects of Culture: Ethnology and Ethnographic Museums in Imperial Germany*. Chapel Hill et Londres, The University of North Carolina Press.

Pittard, Eugène

1901 *À propos du futur musée. Les collections ethnographiques*. Genève, Imprimerie du Journal de Genève.

Purtschert, Patricia et Fischer-Tiné, Harald (éd.)

2015 *Colonial Switzerland. Rethinking Colonialism from the Margins*. Basingstoke, Palgrave Macmillan.

Radcliffe-Brown, Alfred Reginald

1923 «The methods of ethnology and social anthropology», *South African Journal of Science* 20 : 124-147.

Reubi, Serge

2011 *Gentlemen, prolétaires et primitifs. Institutionnalisation, pratiques de collection et choix muséographiques dans l'ethnographie suisse, 1880-1950*. Berne, Peter Lang.

Sarasin, Fritz

1917 «Ansprache gehalten bei Anlass des hundertjährigen Jubiläums der Naturforschende Gesellschaft in Basel und der Eröffnung des Museums für Völkerkunde am 23. Juni 1917 in der Martinskirche», *Verhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Basel* 28 : 193-206.

Sarasin, Fritz et Sarasin, Paul

1905 *Reisen in Celebes, ausgeführt in den Jahren 1893-1896 und 1902-1903*, vol. I. Wiesbaden, C.W. Kreidel's Verlag.

Sarasin, Philipp

1998 *La Ville des bourgeois. Élités et société urbaine à Bâle dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.* Paris, L'Harmattan.

Schär, Bernhard C.

2015 *Tropenliebe. Schweizer Naturforscher und niederländischer Imperialismus in Südostasien um 1900.* Francfort, Campus.

Simon, Christian

2015 *Reisen, Sammeln und Forschen. Die Basler Naturhistoriker Paul und Fritz Sarasin.* Bâle, Schwabe.

Speiser, Felix

1917 «Das Basler Museum für Völkerkunde», *Sonntagsblatt der Basler Nachrichten*, n.p.

Stocking, George W.

1965 «On the limits of "presentism" and "historicism" in the historiography of the behavioral sciences», *Journal of the History of the Behavioural Sciences* 1: 211-218.

1995 *After Tylor. British Social Anthropology, 1888-1951.* Madison, University of Wisconsin Press.

Te Heesen, Anke et Spary, Emma C.

2001 *Sammeln als Wissen. Das sammeln und seine wissenschaftliche Bedeutung.* Göttingen, Wallstein.

Thurnwald, Richard

1912 «Ueber Völkerkundemuseen, ihre wissenschaftlichen Bedingungen und Ziele», *Museumskunde* 8: 197-215.

Urry, James

1993 *Before Social Anthropology. Essays on the History of British Anthropology.* Chur, Harwood Academic Publishers.

Van Gennep, Arnold

1914 «Quelques lacunes de l'ethnographie actuelle», in Arnold van Gennep, *Religions, mœurs et légendes. Essais d'ethnographie et de linguistique*, 5^e série. Paris, Mercure de France: 9-25.

Zangger, Andreas

2011 *Koloniale Schweiz. Ein Stück Globalgeschichte zwischen Europa und Südostasien (1860-1930).* Bielefeld, Transcript.

Zimmermann, Andrew

2001 *Anthropology and Antihumanism in Imperial Germany.* Chicago, The University of Chicago Press.